

---

## Conclusion des Journées de Montauban 27 septembre 1980

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/550>

DOI : 10.4000/baroque.550

ISSN : 2261-639X

**Éditeur :**

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 avril 1984

ISSN : 0067-4222

**Référence électronique**

« Conclusion des Journées de Montauban 27 septembre 1980 », *Baroque* [En ligne], 11 | 1984, mis en ligne le 24 juillet 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/550> ; DOI : 10.4000/baroque.550

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

## Conclusion des Journées de Montauban 27 septembre 1980

---

- F-M. CASTAN : Nos précédentes Journées d'Étude nous avaient situés au cœur d'une réflexion abstraite, entièrement consacrée aux problèmes de méthodologie, d'épistémologie du Baroque. Nous sentions la nécessité de reprendre pied dans le concret de cette réalité sociale qui est l'objet de l'étude des historiens. Je suis satisfait que nous soyons allés cette année à l'autre bout de la problématique du Baroque, sur le terrain de l'histoire de la société.

1

Une idée est apparue dès le début de notre colloque, et elle est ensuite revenue tout au long de nos travaux comme un leitmotiv, c'est l'idée qu'avec le Baroque nous nous trouvions en face d'une dialectique de la révolte et de la répression, du désordre et de l'ordre. J'ai retrouvé une des conclusions essentielles que nous avons dégagées lors des colloques précédents, à partir des interventions d'un historien des sciences : le Père Costabel. Il nous disait: ce qui me frappe le plus comme historien des sciences, c'est de constater l'état d'angoisse des hommes de pensée de cette époque, l'impression qu'ils ont que les choses leur échappent, que les essences cessent d'avoir la consistance qui était la leur aux temps heureux de la Renaissance et du Moyen Âge. C'est pour répondre à cette angoisse devant ce sentiment de désordre universel, que ces hommes accomplissent une véritable révolution scientifique. La science moderne naît de l'effort des hommes de ce temps pour ressaisir la réalité par d'autres voies que l'époque précédente : par l'analyse des relations entre les choses plus que par la tentative d'appréhender l'essence des choses elles-mêmes. On se met alors à penser que la réalité est constituée d'un système de relations immuables. D'où la mathématisation de la science. D'où la confiance dans la notion de loi scientifique.

En transposant cette analyse du Père Costabel dans le domaine de la création littéraire, nous avons l'impression de mieux comprendre les raisons pour lesquelles les expériences de langage avaient été aussi multiples, aussi diverses, aussi importantes à l'époque du Baroque : le langage devenait un véritable instrument de salut, un moyen de répondre au désordre par la saisie d'un ordre nécessaire, d'un ordre de type nouveau. Ainsi cette époque faisait-elle franchir à l'esprit humain une étape historique capitale.

La deuxième idée qui a retenu mon attention au cours de notre colloque, notamment à la suite de l'exposé de M. Sauzet, c'est l'importance de l'intervention populaire, beaucoup plus grande à cette époque qu'à l'époque antérieure. C'est également une réflexion que nous avons faite lors des précédents travaux.

De l'exposé de M. Maravall et de la discussion qui a suivi, j'ai particulièrement retenu ce qui a été dit de la naissance du sentiment national à l'époque baroque. La construction de la nation est un processus qui a couvert plusieurs siècles, mais qui franchit une étape décisive à ce moment de l'histoire. M. Maravall a parlé de conscience « proto-nationale », et il me semble que nous devons retenir son analyse comme tout à fait fondamentale, indispensable pour bien comprendre comment s'élabore cette civilisation nouvelle. Je retiens d'autre part de l'exposé de M. Maravall cette idée essentielle que, entrer dans le Baroque, c'est entrer dans un monde contradictoire, mais cohérent. C'est cette cohérence qu'il faut approfondir à tous les niveaux, particulièrement en France où on a tendance à multiplier les analyses ponctuelles et formelles, détachées du contexte social. J'ai été frappé de constater qu'en Europe centrale, on se fait du Baroque l'idée d'un univers cohérent, d'une conception globale du monde. En Hongrie par exemple, de façon peut-être un peu trop systématique mais qui mérite réflexion, on présente le Baroque à travers les époques comme un courant de prise de conscience nationale face à la menace des Turcs ; un Baroque combattant.

Ma dernière remarque sera pour dire que M. Maravall nous a montré tout ce que la notion de Baroque pourrait apporter aux historiens dans leur travail ; elle permet des synthèses qui ne seraient pas possibles sans la faire intervenir.

2 - R. SAUZET : Je retiens également de l'importante intervention de M. Maravall, que les historiens français devraient prendre davantage en compte cette notion de Baroque qu'ils délaissent et qui constitue pourtant un concept efficace pour la recherche historique...

3 - J-A. MARAVALL : En ce qui concerne la culture baroque, je pense qu'elle se caractérise par son caractère de production massive, destinée à la plus large consommation.

Dans le livre que j'ai consacré à l'exposé général du Baroque, j'ai réservé quatre chapitres à ces problèmes de la culture baroque, et je leur ai donné pour titre ce que je considère être les caractéristiques essentielles de la culture baroque : « Le Baroque, une culture divisée » « Le Baroque, une culture conservatrice » ; « Le Baroque, une culture de masse » ; « Le Baroque, une culture urbaine ».

4 - F-M. CASTAN : On retrouve ce caractère de production massive destinée à la plus large consommation, dans le phénomène de dispersion des ateliers de fabrication de retables sur tout le territoire. On a dans le Lot un exemple tout à fait exceptionnel de ce phénomène. Dans la seule zone du Quercy, on a repéré au moins quatre ateliers importants de fabrication de retables : à Gourdon, à Figeac, à Saint Céré, à Cahors. Les artistes, venus d'ailleurs, s'installaient dans la région, vivaient la vie des gens du pays. Et ce qui nous frappe aujourd'hui, c'est la profonde ressemblance qui existe entre les physionomies des gens du pays et celles que l'on trouve représentées sur les retables. Il s'agit là d'une production remarquable : nous avons affaire, avec ces retables du Lot, à un art de dimension européenne ; un art à la fois savant et enraciné dans la réalité populaire du pays, un art à travers lequel on exalte la vie, la nature, en dehors même de tout sentiment religieux. On trouve par ailleurs dans ces retables, un souci de recherches formelles très modernes, d'autant plus remarquable qu'il ne s'agit pas de la production d'une des grandes capitales de l'art. Une étude plus systématique s'imposerait.

- R. SAUZET : À ce propos, je me permets de vous signaler un livre qui va sortir à l'automne, écrit par une de mes collègues du Mans, Mme Ménard, qui a répertorié et étudié quelque 900 retables pour les seuls départements de la Sarthe et de la Mayenne. Elle a particulièrement étudié la gestuelle des personnages, et elle a, elle aussi, constaté

5 l'enracinement de ces œuvres dans la réalité concrète du pays.

- Ce qui frappe dans l'art religieux de cette époque, c'est à quel point il est fortement imprégné de sensualité et même d'érotisme.

6 - J-A. MARAVALL : L'érotisme est un élément fondamental de l'art baroque.

- Cette sensualité est une des caractéristiques de ce qu'il y a de meilleur dans la poésie de l'époque. On la rencontre avec beaucoup de force chez d'Aubigné, chez Sponde, chez de La Cépède...

- Parmi les commentaires les plus fréquents de la Bible à cette époque, on trouve les commentaires du « *Cantique des Cantiques* ».

(Suit une discussion historique sur la répression de l'homosexualité à cette époque).

- A. RENAUD : On a beaucoup parlé de la modernité du Baroque au cours de ces Journées. Peut-on vraiment parler de modernité pour un siècle passé ? M. Maravall pourrait-il nous préciser ce qu'il entend quand il dit : le Baroque est une culture de masse, une culture

7 urbaine, une culture moderne ?

- J-A. MARAVALL : Quand j'emploie le mot « moderne », je ne veux pas dire « contemporain ». Pour moi, il s'agit d'une époque passée de l'histoire, la première modernité, qui va de la fin du XV<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup>. Je suis partisan d'établir en histoire des continuités sur une large période, à condition de considérer des ensembles historiques, et non des éléments isolés, ponctuels. On distingue généralement en histoire le temps court, le temps moyen et le temps long. Personnellement, je crois que le temps de l'histoire

8 sociale est le temps moyen. Le temps long, c'est déjà la géologie.

- R. SAUZET : Il y a un moment de l'histoire d'une société où on comprend mieux certaines époques qui ont précédé. Mais établir des analogies point par point n'a pas de sens.

- F-M. CASTAN : Il y a des moments forts de l'histoire où un certain nombre de valeurs se trouvent portées au devant de la scène, où des styles apparaissent : le Classicisme, le Romantisme... le Baroque. Il peut arriver qu'il existe des analogies entre ces styles et la création contemporaine, et qu'il soit commode d'utiliser par exemple le terme de Baroque pour dire : aujourd'hui tel auteur rappelle le Baroque, par sa stylistique, son expression,

10 sa manière de voir le monde...

Cela n'a pas de valeur pour procéder à l'analyse scientifique de la réalité contemporaine ; mais il n'en est pas moins vrai que, lorsqu'une époque a développé tout un système de valeurs, il en reste quelque chose de constant, une référence pour les créateurs de l'avenir. Le nom de Baroque est un nom propre sur le plan de l'histoire, mais il peut aussi devenir un nom commun utilisable par la critique pour caractériser la création contemporaine. C'est ainsi qu'on a pu dire par exemple que Claudel est un auteur baroque ; ce n'est pas un romantique ; ce n'est pas un classique à la manière de Racine...

- A. RENAUD : Ce qui m'intéresse personnellement, c'est la réintégration du Baroque dans un ensemble beaucoup plus vaste.

11

J'aimerais rappeler une œuvre à laquelle on n'attache pas en général un grand intérêt et que je considère comme une œuvre remarquable, tout à fait caractéristique du style baroque, je veux parler de l'ouvrage de Beroalde De Verville paru en 1612 : « Le moyen de parvenir ». On y trouve en particulier le rationnel dans l'irrationnel, cette union de l'ordre et du désordre apparent, dont nous avons beaucoup parlé ici.

- J-C. BRUNON : Ce qui a été dit au cours de l'ensemble de ces Journées me plonge dans une grande perplexité d'ordre méthodologique. L'importance et le développement du Baroque en Espagne, ou en Italie, n'a jamais fait l'objet de discussion : tout le monde s'accorde à dire que le XVII<sup>e</sup> siècle espagnol est baroque, comme l'est le XVII<sup>e</sup> siècle italien.

La question que je me pose est celle-ci : qu'en est-il en France ? Plus j'écoute ce que l'on dit, et plus je me persuade que le Baroque culmine en France avec Louis XIV. Par exemple l'intégration de la sensualité à la tragédie, c'est Racine bien plus que Corneille. Il faudrait naturellement faire des études plus approfondies pour aller au-delà de ce qui n'est qu'une intuition.

12

Ma dernière remarque concerne la critique littéraire : l'approche historique qui a été faite ici du XVII<sup>e</sup> siècle, permet de rattacher les œuvres littéraires à l'ensemble de ce qui se passe dans le pays, dans une partie de l'Europe, peut-être dans le siècle...

Le troisième point sur lequel je voudrais revenir, c'est la question - à mes yeux essentielle - du rapport qui existe en France entre le nationalisme, l'idée de nationalité, et le Baroque. Il faudrait commencer à poser cette question par une étude d'esthétique de la réception : comment les œuvres baroques ont-elles été reçues ? Ont-elles été acceptées à l'époque comme des créations françaises ? Ce que je sais de la réception des œuvres picturales me conduit à conclure qu'elles ne l'ont pas été. Il est très clair qu'à partir de Louis XIII les œuvres picturales à caractère typiquement français : - Le Nain, Latour, Philippe de Champaigne, - ont été préférées (au moins par l'entourage royal et par la cour) aux œuvres à caractère italianisant ou hispanisant, celles de Jean de Boulogne par exemple.

Il est caractéristique à cet égard qu'un des plus longs articles consacrés à l'étude de Rousset sur l'art baroque, l'article d'un maurassien, Senard, paru dans « La Table Ronde » sous le titre : « Jeux, délices et poisons du Baroque », dénonce dans le Baroque un art d'inspiration étrangère qu'il faut exclure de notre patrimoine national. Et on ne peut pas dire que, pour leur part, les universités françaises dans l'ensemble aient réservé à Rousset un meilleur accueil. Quand on présente le Baroque comme un éveil du nationalisme, on me paraît donc être en plein paradoxe.

La littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle a un caractère typiquement national. La poésie religieuse italienne, par exemple, n'a rien de commun avec la poésie religieuse française de la même époque. Il y a une différence considérable entre les pièces espagnoles dont Corneille s'est inspiré, et ce qu'il en a fait. Est-ce qu'on peut, à partir de là, conclure à un caractère « proto-national » de cette littérature française ? Je me pose la question.

Ma dernière remarque concerne le couple conceptuel : ordre/désordre. Il me semble que ce couple est de peu d'utilité pour entrer dans la compréhension des œuvres de cette époque. Ce qu'on remet en cause au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est le principe d'identité d'Aristote, le principe du tiers exclu : A ne peut pas être A et non-A à la fois. Mais si A et non-A sont identifiables, alors il n'y a plus de couple contraire. C'est ce que disent un certain nombre d'écrivains que je considère comme baroques, en particulier Cyrano de Bergerac. Quand

Cyrano écrit une lettre pour les sorciers, et une lettre contre les sorciers, et pas de synthèse, il présente ces deux lettres simultanément, comme étant toutes deux ni vraies, ni fausses. Il y a là une démarche semblable à celle qu'on retrouve dans le « Manifeste du Surréalisme » : le point où le juste et l'injuste, le vrai et le faux, cessent d'être perçus contradictoirement. Il s'agit là de quelque chose qui va au-delà de cette tension entre l'ordre et le désordre dont nous avons parlé. Est-ce qu'il ne s'agit pas d'une sorte d'anarchie au niveau de l'intellect ? Le juste égale l'injuste, le vrai égale le faux...

- C'est tout à fait contraire, en tout cas, aux doctrines philosophiques anarchistes qui se veulent des doctrines d'ordre.

- Il y aurait une étude intéressante à faire sur le rejet du Baroque en France, comme venant de l'étranger, des ennemis héréditaires : Italie, Espagne, Allemagne. À partir de ce reflux on a reconstitué une vision simplifiée du XVII<sup>e</sup> siècle en oubliant que Descartes et Louis XIV sont baroques. On pourrait au contraire reconstituer une ligne historique continue du Baroque au Roccoco, en y intégrant le Classicisme comme un moment de cette cohérence.

- On pourrait suivre à travers les manuels scolaires cette reconstruction de l'image littéraire du XVII<sup>e</sup> siècle, comme un siècle essentiellement marqué par le classicisme.

- J-A. MARAVALL : Le Baroque est une des premières phases de la formation du sentiment national. Il n'a pas été totalement l'expression d'un sentiment national abouti. C'est pour cela que j'ai parlé de sentiment « proto-national ».

13

Autre chose est ce qui s'est passé avec le rejet du Baroque à l'époque moderne et qui est la conséquence de l'importance qu'a pris le mythe du classicisme apparent de la Révolution française dans le système éducatif de la Troisième République. C'est au nom de ce mythe du classicisme de la Révolution qu'on a banni tout ce qui n'était pas classique, en particulier le Baroque. Cette dépréciation du Baroque à un moment donné, dépasse le simple cas de la France. Il en a été de même en Espagne. Aujourd'hui encore, il y a des historiens qui veulent limiter l'emploi du concept de Baroque au seul domaine de l'histoire de l'Art.

En ce qui concerne ce que vous avez dit de l'aristotélisme, vous me permettrez d'être d'un avis différent. Je crois au contraire que le Baroque est une reconstitution de l'aristotélisme, à partir du moment où on s'est rendu compte que l'humanisme de la Renaissance ne menait à aucune philosophie profonde. Il y a quelques années, s'est tenu un symposium sur le thème : « Baroque et aristotélisme », où tout le monde a été d'accord sur ce point : le Baroque est une restauration des catégories logiques aristotéliennes. Je pense qu'il faut attendre les découvertes de la physique moderne, la théorie des « quanta », pour que s'écroule la logique aristotélienne.

